

## **Un lion sous les décombres**

Nilay Inmeler

Cette nuit, la terre s'est éventrée, elle a grondé, grogné, nous a gobés.

Dans les entrailles de l'ogresse, l'atmosphère est humide, aussi humide que l'intimité d'une femme proche d'un orgasme apocalyptique, mais dont la chaleur et la volupté nous seraient refusées. Il y fait oppressant aussi, comme une lourdeur qui comprimerait nos cages thoraciques, nos poumons et atrophierait nos cœurs. Nous ne distinguons rien. Nous sommes plongés dans une obscurité noire de néant.

Nous n'avons envie ni de pisser ni de chier, nous ressentons encore moins la faim et nous ne sommes même pas assoiffés. La prise de nos organes vitaux nous a été retirée, quelqu'un l'a débranchée.

Je pense que nous sommes morts.

C'est étrange. Avant notre ultime voyage, le terrifiant Azraël n'est pas venu nous visiter. Le film de notre existence ne s'est pas non plus rejoué. Encore des mensonges de muftis et de vieilles sorcières. Non n'avons pas non plus la souvenance d'avoir été drapés dans le linceul et personne ne nous a salué avec un dernier solennel « El Fatihaaaa ».

Dans cette géhenne souterraine, des créatures à cornes ne se sont pas présentées, des femmes attachées par leurs cheveux n'ont pas hurlé, nous ne brûlons même pas.

Nous entendons juste le chant du muezzin, de loin, de là-bas, de notre ancienne vie d'en haut. Son appel à la prière résonne en une triste complainte, unique frontière qui nous sépare des vivants.

Je dis Nous, mais je n'entends pas les miens. Je dis Nous, mais je ne sens pas l'odeur des miens. Où sont ma mère, mon père, mes deux sœurs, Aynur et Binnur ? Et mon petit frère Ibo ? J'aimerais les appeler, mais mes mâchoires restent soudées. Dans ma glotte, les mots se sont cristallisés.

Dans cette obscurité, la peur qui n'était pas encore venue me titiller me rend visite. Je ne vois pas son visage. Mais j'apprehende son regard. Son regard de djinn qui déchirera le noir de ma tombe. Alors je ferme mes paupières, je maintiens ces volets de chair clos. C'est sûr, je ne rouvrirai pas mes yeux.

Me suis-je endormi ? Je ne sais pas. Je suis coupé du temps. Tête à tête avec des bribes de souvenirs de ma dernière journée terrestre. La sortie du lycée, la tache d'huile du kebab picoré ce midi sur la chemise immaculée de mon uniforme, la devanture de l'école de mon petit frère, Ibo et son tablier bleu. Nous six, attablés autour du repas du soir, les bracelets d'or de ma tendre mère cliquetant à ses poignets, mon père plongeant avec férocité son bout de pain dans la sauce de son assiette, mes sœurs en file devant la salle de bain pour se brosser les dents, notre maisonnée toute lumière éteinte pour retrouver les bras de Morphée.

Je désespère. Aucun signal des miens. J'en ai la certitude maintenant, je suis le seul à être trépassé. Ma famille m'a abandonné. Où m'ont-ils enterré ? Dans un terrain vague en dehors de la ville ? Ou sous le rosier de Madame Ayten ?

« Mustafa, Mustafa! » Je sursaute. « Mustafa, Mustafa! » Mustafa, notre épicier? Celui qui tient sa boutique au rez-de-chaussée de l'immeuble ? Notre Mustafa *abi* ? L'appel devient polyphonique. Qui sont ces gens ? Pourquoi sont-ils au-dessus de ma tombe ? Et pourquoi chercheraient-ils Mustafa *abi* ? Ça craquelle, un son semblable à des pas qui marcheraient sur des tuiles brisées. Les voix s'amenuisent, je n'entends plus que leurs lointains échos.

Je n'ai toujours pas rouvert les yeux. Je m'obstine contre l'obscurité, contre la visite du démon aux yeux glaçants, contre cette solitude qui insuffle soudain un froid polaire dans cet antre de terre.

Un bruit, que j'identifie à un déblaiement de pierres ou cailloux se rapproche de moi. Quelque chose me pique les yeux, un point lumineux qui cogne contre mes paupières. C'est le monstre. Je résiste, mais mes volets de chair tremblent « J'ai trouvé un corps ! » Un crâne blanc pointe sur moi un faisceau lumineux, serait-ce le phare de l'espoir ? Aurais-je atterri sur l'autre berge ? La voix repart de plus belle, « j'ai retrouvé un survivant ». Un visage. Parfait inconnu. Il me sourit. Est-ce un ange ou un passeur entre le monde des morts et des vivants ? Il me dit de ne

pas m'inquiéter, qu'il va me délivrer. « Comment t'appelles-tu jeune homme ? » Aslan. L'homme me sourit, encore plus largement. « *Aslan gibi !* » Comme un lion, oui c'est bien cela. Je m'étonne de ma propre voix, cet homme doit être un sorcier ou un mage, il a délié ma mandibule, je parle à nouveau.

Sous ses ordres bienveillants, je m'exécute. Je remue mes orteils, puis contracte mes jambes, je glisse mon buste en sa direction. D'abord ça fourmille, ça démange pour ensuite laisser place à la chaleur qui se propage à nouveau dans mon corps. Je bouge ! Je bouge donc je ne suis pas mort ? Je tends ma main droite pour attraper la sienne, mais mon bras gauche semble prisonnier de ce caveau de cailloux par une charge gigantesque. Centimètre par centimètre, toujours sous ses commandements, j'opère de légers mouvements pour libérer mon bras gauche. Ça frotte, ça érafle ma peau, et mon épaule se dépêtre de la masse encombrante. Lueur d'espoir et encouragements. Que je continue de la sorte, je peux y arriver ! Cependant je suis navré, à partir du coude jusqu'à mes doigts, tout est bloqué.

Nous essayons alors de redoubler nos efforts pour me dégager du trou, mais ils sont vains. Il me dit de ne pas désespérer, qu'il ne me laissera pas tomber.

Il disparaît, pour réapparaître avec un homme à la barbe sale et au regard éreinté. La mine de cet étranger est grave. Tous les deux m'observent à travers l'étroite brèche sans un mot et disparaissent à nouveau.

Attente de courte durée, mon sauveur revient. L'éclat de ses pupilles contredit ses paroles rassurantes : je suis un lion et un lion n'a peur de rien. Signe criant de mauvais présage.

Il me raconte une histoire ou une fable, je crois. Il évoque une grue et une pelleteuse qui ne viendront pas, du temps qui défile et que chaque minute de ma vie est comptée. Je n'y comprends rien. Puis il me questionne : ai-je un rêve ou des projets ? Je lui parle de mon cousin Berdan, vivant en Allemagne et ma requête de visa d'étudiant pour passer l'été à Berlin. Il s'exclame avec enthousiasme, en voilà un beau dessein ! Il me demande si je suis prêt à lui accorder ma pleine confiance. Il insiste, m'insuffle-t-il confiance ? Poli, je lui renvoie un « oui *abi* » d'une voix à peine audible. C'est bien, il n'en attendait pas moins du roi des animaux et de la forêt, je porte si bien mon nom. Il continue son allégorie. Qu'est-ce au fond de laisser un morceau de bras contre toute une vie excitante, exaltante, qui plus est, m'attend en Europe ? Un lion se blesse, s'écorche dans les pièges des braconniers, mais toujours survit en vrai guerrier. Et moi j'en suis un, je suis un roi et un roi ne recule devant rien, ne craint rien. Nos noms ne nous sont jamais attribués au hasard, c'est sa conclusion. Maintenant, il me dit que

c'est à mon tour de jouer, que pendant toute l'opération, il ne me quittera pas et guidera chacun de mes gestes. Le principal est de bien l'écouter et de rester concentré.

Il me tend alors un objet qui, sous la lumière de son crâne, révèle une partie scintillante métallique et dentée.

C'est une scie.

Un tonnerre d'applaudissements, une lumière qui abrase mes rétines, un souffle glacial qui gifle mes joues et givre mes larmes encore humides, une douleur qui calcine mon coude gauche, mes tripes qui remontent à mes amygdales, deux portes qui s'ouvrent puis qui claquent, un homme au visage fin qui compresse fermement ma main droite, désormais orpheline, une sirène qui braille, une voix qui me murmure de résister et qu'on sera bientôt arrivé. J'aimerais tellement m'exprimer, mais mes mots se retrouvent à nouveau emprisonnés.

Cette nuit, la terre a tremblé, s'est fissurée, beuglé et nous a avalés. Après, je ne me souviens de plus rien, où sont donc les miens ?